

Mathilde RIBOT : *Un siècle de femmes* (L'Atelier contemporain, 20 €).

En à peine cent-cinquante ans, disons de 1870 à 2020, l'humanité européenne est sortie de l'époque du néolithique pour entrer dans l'époque de la technique. Cet événement difficilement pensable que les anthropologues et les philosophes désignent comme une révolution *essentielle* de l'histoire humaine — parce qu'elle bouleverse l'essence de l'être-au-monde —, c'est à la littérature d'en décrire les effets sur les subjectivités singulières, d'en scruter et d'en révéler les retentissements secrets sur les destinées particulières des individus réels. La littérature en effet, plus exactement le roman, du fait de la mobilité de ses points de vue et de ses perspectives narratives, a une puissance d'élucidation empirique et de concrète sollicitude qui seule est susceptible de clarifier les nouvelles subjectivations que cette révolution provoque. À preuve, le roman de Mathilde Ribot, on ne peut plus juste et audacieux : *Un siècle de femmes*, paru cette année aux Éditions de L'Atelier contemporain. Écrit d'une main ironique, héritière loyale des moralistes de l'âge classique, et aussi nette que pénétrante, ce livre fouille sans ciller la plaie que n'a cessé de creuser dans les esprits et dans les corps de ses personnages l'histoire ravagée des temps modernes : il exhibe droitement, avec une vigueur sobre qui ne fléchit jamais, la douleur inavouée des existants embarqués par l'époque, par leur acquiescement forcé à la nouvelle configuration du monde.

« Oui, dit Rimbaud, l'heure nouvelle est au moins très-sévère. » Car au commencement est la boucherie. Autrement dit : la Grande Guerre. C'est de cette première catastrophe qu'un homme simple, dur et taiseux, Anselme Duprat, est revenu émasculé auprès de sa femme Marie au petit village d'Azur des Landes où le clan familial a ses origines immémoriales, ses coutumes inchangées, son destin accepté. Or émasculé, tout le pays, en somme, l'est d'une façon ou d'une autre ou le sera désormais, suite aux déprédations de cette catastrophe. Car les femmes d'Azur des Landes, leurs hommes au front, se sont trouvées chargées de tâches jusqu'alors masculines, elles ont alors commencé ce qu'on appelle déjà leur « émancipation », ce qu'on appellera bientôt leur « autonomie ». Et vite elles ont été encouragées — mieux vaut dire contraintes — à s'éloigner du village de toujours, à travailler et même à naître et à mourir *ailleurs* que sur la terre de leurs ancêtres. Du coup, elles ont cessé sans trop s'en rendre compte

d'observer les rites transmis, d'accomplir les tâches qu'avaient léguées leurs ascendants, même de porter le deuil quand mourait l'un des leurs — cependant qu'elles ont pris goût aux savoirs abstraits et aux possibilités de carrière que ces derniers leur ouvraient, *ailleurs*. Un cosmopolitisme consumériste a donc irrésistiblement remplacé l'enracinement traditionnel dans le lieu familial des naissances et des morts, et le récit en dresse l'errance sur trois générations successives. On est devenu des « citoyennes globales » qui ne savent plus rien du village dédaigné. On s'est faite « de son temps » conformément aux injonctions des magazines illustrés. Et on consacra sa vie entière à conquérir une position assez flatteuse pour s'admirer soi-même dans le regard des concurrentes. Alors les descendantes d'Anselme et de Marie ayant abandonné toute religion sauf celles du narcissisme et de l'accès à la propriété privée, ont perdu l'une après l'autre, peu à peu, la noble simplicité de leurs grands-parents, et ont tout oublié, jusqu'à la nostalgie. Elles ont abdicqué, à tous égards, la *fidélité*. Ces femmes servilement soumises aux objurgations de l'époque autocélébrée sous le titre de « progrès », se sont rendues, en particulier durant les « Trente Glorieuses », consciencieusement « indépendantes » : assujetties, en vérité, aux sommations publicitaires. Et tenues d'obtempérer, mimétiquement souriantes, « modernes », aux normes comminatoires du grand commerce. Elles ont donc été, tout un siècle fatal, les grandes aveuglées du nouveau monde : à ce point aliénées aux superficialités obligatoires qu'elles n'ont pas voulu comprendre, étourdies, l'amputation qu'elles ont subie. Elles se sont laissées condamner à *l'oubli*.

Le livre de Mathilde Ribot, tout distancié que soit son ton acide, est donc un roman parfaitement noir. Il montre le « désastre », le « renversement ». Il débusque sous l'intermittent contentement progressiste la détresse du « délaissement », le nihilisme intime qui traverse l'existence vécue de chacun et de chacune. Il retourne sur ses gonds une énorme illusion dont la diffusion universelle est l'œuvre du Capital et de sa révolution technologique, cette illusion fabriquée, parfaitement captieuse, selon laquelle la « condition des femmes », comme on dit, s'améliore à proportion que s'éloignent de la terre natale et de tout lieu réel les consommatrices éhontées et obtinément jeunes. Car *l'oubli* est la fonction du progressisme, et réciproquement. Et le progressisme lui-même est un déni de la finitude, déguisé en « affranchissement ». L'époque de la technique est en profondeur le déchainement d'une fantasmagorie

ahurissante, la tentative perverse et partiellement réussie d'abolir l'origine et de dénier la mort.

Cette pensée cependant ne ferait du *Siècle des femmes* qu'un récit « antimoderne » comme il s'en trouve d'autres, si ne le soulevaient, du dedans de sa colère, des moments saisissants de poésie simple, qui ne sont pas réductibles au seul point de vue de l'historicité. Il y a dans ce livre autre chose qu'une critique sociale, aussi incisive et ample soit cette dernière. Il y a, à des moments, un chant profond sous les éclats de son amertume : y passent l'odeur des pins des landes ; la rumeur, soudain, de la mer derrière les arbres ; et l'ombre qui gagne les maisons désertées ; puis, aux limites de la perception, les expériences restituées de la tristesse des corps, du vieillissement des désirs, du désarroi des solitudes inéclairées. Il y a ainsi chez Mathilde Ribot un silence qui grandit dans sa phrase brève — la mémoire retentissante d'un monde enfoui sous le spectacle tout extérieur qu'on lui a substitué. Et ce sont alors des événements littéraires de très belle prose, d'échos remués dans la diction, qui fraient loin en avant de l'écriture. Disons que lorsque le récit se fait parole, que le roman se fait poème, alors la liberté de l'esprit vient témoigner *contre l'oubli* et donner, par-delà le constat du désastre historique, le bien résistant d'une promesse sans contenu. *Un siècle de femmes* est un livre frémissant d'indignations et de cinglantes pensées, mais aussi de tonalités émouvantes.

*Jérôme Thélot*